

---

---

# Préambule de l'ouvrage “Étude des théories de l'utilisation des kana à l'époque Kinsei”

*Tōru KUGINUKI*<sup>2</sup> traduit par *Yuki TAKEI*

Ce livre a pour but de mieux comprendre le processus par lequel les recherches sur la phonétique japonaise ont évolué, progressé, puis décliné. L'étude a été réalisée à partir des recherches ayant trait à l'utilisation des kana qui a pris un nouvel essor à l'époque Kinsei.

Il est de règle au Japon de faire remonter l'origine des recherches phonétiques à partir du *Sanskrit* [siddham, 悉曇], importé de la Chine des T'ang par *Kōbōdaishi Kūkai* [弘法大師空海] et de l'étude *phonétique sur les caractères chinois* [kanji jion gaku, 漢字字音学] liée au *Sanskrit* [siddham, 悉曇]. Une telle interprétation n'est pas fautive. Cependant, si on limite à la phonétique japonaise l'objet de notre recherche, ladite origine doit se situer, à notre avis, à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, à l'époque Kinsei, avec l'apparition de l'utilisation des kana *Keichū* [keichū kanazukai, 契沖仮名遣い].

Cette utilisation des kana est un peu différente de celle retenue dans la notion moderne. C'est un concept normatif servant la transcription de la littérature classique japonaise, traditionnellement transcrite en hiragana, à l'exception de la littérature classique de Nara et des légendes médiévales. Ce sont surtout les chants transcrits en hiragana du 10<sup>e</sup> siècle environ qui ont servi de norme pour les époques suivantes. Les hiragana comprennent 47 caractères en tout, qu'on retrouve dans *le chant Iroha* [iroha uta, いろは歌] et le tableau des 50 sons. Les caractères “江” et “延” de la colonne *Ya* du tableau des sons qui existaient avant *le journal de Tosa* [tosa nikki, 土佐日記] ne sont pas reconnus en tant que hiragana. Dans les œuvres littéraires du 10<sup>e</sup> et du début de 11<sup>e</sup> siècle, il est impossible de trouver d'autres hiragana en dehors de ces 47 caractères, et les transcriptions des mots sont presque fixées. Cela montre que les habitants de Kyoto de l'époque transcrivaient les mots en *caractères kana* [kanamoji, 仮名文字] comme ils les prononçaient. Mais cette relation idéale entre la transcription et la

1 Kinsei indique l'époque Edo dans l'histoire de la langue japonaise.

2 Ceci est la traduction du préambule de l'ouvrage intitulé *Kinsei kanazukai ron no kenkyū* [近世仮名遣い論の研究] écrit par *Tōru Kuginuki* [釘貫亨], 2007, Nagoya daigaku shuppankai [名古屋大学出版会]. Nous tenons à remercier Madame Marie-Paule Nakamura qui nous a soutenue de ses encouragements tout le long de notre travail de traduction.

prononciation n'a pas perduré. A partir de la dernière moitié de l'époque Heian, trois sons ont été harmonisés et unifiés dans le dialecte de Kyoto, à savoir *ye* venant de え *ye* et ゑ *we*, *wo* reliant お *o* et を *wo*, et *i* provenant de い *i* et ゐ *wi*. A la même époque, un grand changement s'est produit dans les mots ou à la fin des mots contenant les sons "fa fi fu fe fo" qui se sont transformés en sons de la colonne *wa* (f > w). Il n'était donc plus possible pour les habitants de Kyoto de la fin de la période *Insei* de transcrire les chants de la Cour. De ce fait, une prise de conscience a eu lieu chez les intellectuels et la nécessité de normaliser la transcription de la littérature classique de la Cour s'est imposée. C'est l'origine du *kanazukai* [l'utilisation des kana]. La première description de cette prise de conscience se trouve dans "le recueil *Gekan*" [gekanshū, 下官集] de *Fujiwarano Teika* [藤原定家]. Cependant, le terme "kanazukai" n'a pas été utilisé par ce dernier, mais a été repris lorsque son autorité dans la transcription de la littérature en kana s'est confirmée. *Kanazukai* [l'utilisation des kana] a ainsi commencé à titre de mouvement de renaissance intellectuelle ayant pour but de créer et d'interpréter *des chants en kana, façon Cour* [ōchōfū hiragana kabun, 王朝風平仮名歌文]. *L'utilisation des kana* [kanazukai, 仮名遣い] est née du changement des sons dans la langue de Kyoto à partir du 10<sup>e</sup> siècle, mais la réalité historique de ces changements de la phonétique devait dépasser l'imagination des gens de l'époque.

C'est sous l'autorité du grand maître des études de chant, *Fujiwarano Teika* [藤原定家] que le *Kanazukai* [l'utilisation des kana] s'est imposé. Cependant, le *Kanazukai* [l'utilisation des kana] s'est heurté à des courants opposés que *Keichū* [契沖] mentionne dans ses commentaires sur le *Manyōshū* [万葉集]. Les transformations de l'organisation sociale sous le régime du shogounat des Tokugawa au 17<sup>e</sup> siècle ont favorisé la popularisation de la culture japonaise et un essor de ses défenseurs. Ce sont les maisons d'édition qui ont servi d'intermédiaires à la diffusion locale de la culture, et il est certain qu'il existe bien une "époque moderne"<sup>3</sup>, qui a été une étape dans l'histoire universelle. Les études de l'époque Kinsei ont cherché des formes qui rendent possible leur reconnaissance dans la société. De ce fait, sans référence à l'autorité traditionnelle, en excluant les arcanes de la tradition orale, sont nées les recherches classiques basées sur la déduction rationnelle et positive. C'est le *Manyōdaishōki* [万葉代匠記]<sup>4</sup> de *Keichū* [契沖] qui a positionné le *Manyōshū* [万葉集] comme texte indépendant, en traitant de façon spéciale l'étude du *Manyō* qui faisait partie traditionnellement des commentaires du *Kokinshū* [古今集]. Par la suite, les études classiques de l'époque Kinsei comme *l'étude du manyō* [manyōgaku, 万葉学] de *Kamono Mabuchi* [賀茂真淵] ou *les commentaires du Kojiki* [kojiki chūshaku, 古事記注釈] de *Motoori Norinaga* [本居宣長] se sont beaucoup développées dans le domaine des commentaires des textes de l'époque *Jōdai*<sup>5</sup>. La plupart des précurseurs de ces études classiques prémodernes sont des provinciaux qui ne sont pas originaires de Kyoto. Ce

3 traduction littérale des deux caractères 近世 [kinsei] qui désigne ici une période historique différente de la note 1.

4 en 1690, 3<sup>e</sup> année de *Genroku*.

5 *Jōdai* débute au 6<sup>e</sup> siècle et prend fin au 8<sup>e</sup> siècle avec l'époque Nara.

sont les nouveaux *Kyōshin* [郷紳]<sup>6</sup> dont dépend l'étude du chant traditionnel qui ne sont ni des samouraïs de haut rang ni des nobles de la Cour, et qui appartiennent à la classe sociale qui a été éloignée du raffinement des villes où s'affichait "l'élégance" [miyabi, みやび] de la Cour. Ces intellectuels locaux se sont rendu compte qu'ils comprenaient la naïveté et la simplicité du peuple de la période *Jōdai*. Contrairement aux *membres de la Cour* [kindachi, 公達], ils ont affiché un *yamato gogoro* [やまとごころ], un "cœur japonais", et un *yamato damashii* [やまとだましひ], "une âme japonaise". Les intellectuels provinciaux sympathisant avec le naturel populaire qu'exprime le classicisme de l'époque *Jōdai* ont fait naître une identité nationale sous la forme d'un humanisme. Nous appelons *études nationales* [kokugaku, 国学], les recherches classiques sérieuses et rationnelles de la Renaissance japonaise à l'époque Kinsei qui ont pour source l'identité nationale. *Keichū* [契沖], le fondateur des études nationales, a pris conscience, à partir de sa propre expérience, de la différence entre *l'utilisation des kana Teika* [teika kanazukai, 定家仮名遣い] et celle des kana de l'Antiquité. Il a alors résumé l'emploi réel des kana dans l'Antiquité dans le livre intitulé *Wajishōranshō* [和字正濫鈔]<sup>7</sup>. Ce travail a ébranlé l'autorité de *l'utilisation des kana Teika* [teika kanazukai, 定家仮名遣い]. Au moment de sa publication, le livre a été considéré comme incompréhensible par le public, mais à partir de la publication du *Kogentei* [古言梯]<sup>8</sup> de *Katori Nahiko* [楯取魚彦], le nombre des partisans de *l'utilisation des kana Keichū* [keichū kanazukai, 契沖仮名遣い] a peu à peu augmenté.

*L'utilisation des kana Keichū* [keichū kanazukai, 契沖仮名遣い] a relativisé celle des kana qui était la norme de transcription après le Moyen-Age et a suggéré un ordre original pour la phonétique de la langue ancienne à travers un concept théorique qui s'interroge sur "ce qu'est l'utilisation des kana". La notion clé, si on y réfléchit, se trouve dans le tableau des 50 sons qu'a adopté *Keichū*, et non dans le chant *Iroha* traditionnel. Avant *Keichū*, il n'existait pas de connaissances positives qui permettaient d'arranger dans ce tableau la phonétique japonaise. Et, bien sûr, personne ne pouvait imaginer à l'époque qu'il soit le tableau d'agencement de la phonétique japonaise de l'époque ancienne.

L'archétype du tableau des 50 sons n'était pas un graphe, mais il exprimait l'écriture linéaire du *Bonji Siddham* [梵字悉曇] appelé *go in* [五音]. Au Japon, on pense que tout a commencé avec *Jikaku daishi en nin* [慈覚大師円仁] qui a introduit l'observation phonétique dans la première moitié de l'époque Heian<sup>9</sup> lorsqu'un bonze indien lui a transmis ses secrets en Chine. Cette observation s'est faite essentiellement dans l'ordre *a-i-u-e-o-ka-sa-ta-na-ha-ma-ya-ra* [アイウエオカサタナハマヤラ], qui par la suite, s'est transcrite dans l'ordre des lignes et des colonnes dans le tableau des 50 sons.

*Keichū* a mis le tableau des 50 sons au centre de son explication quand il a proposé une nouvelle utilisation des kana. Dans le tableau des 50 sons, les consonnes sont

6 Il s'agit des bureaucrates retraités résidant en province qui avaient le droit de parole politique et sociale.

7 publié en 1695, 8<sup>e</sup> année de *Genroku*.

8 publié en 1764, 1<sup>e</sup> année de *Meiwa*.

9 par *Zaitōki* [在唐記], en 858, 2<sup>e</sup> année de *Ten'an*.

disposées rationnellement sur les colonnes verticales du tableau, et les voyelles sur les lignes horizontales. Dans l'utilisation des kana, quand on range les groupes des kana (いひゑへゑをほお) qui posent problème, la régularité de la disposition devient évidente. Ainsi, derrière l'utilisation des kana, émerge l'existence d'un ordre particulier à la phonétique ancienne.

Nous considérons que les fondements de la phonétique japonaise ayant pour but de restituer les sons anciens se sont affermis à cette époque-là. L'utilisation des kana à l'époque Kinsei est différente de celle du Moyen-Age : auparavant norme pure, elle s'est transformée dans le concept fondamental "l'utilisation des kana, c'est quoi ?", autrement dit, "la théorie de l'utilisation des kana". Une telle perspective n'a jamais été mise en avant. L'objectif principal de ce livre est d'essayer de restituer la situation exacte de l'utilisation des kana à l'époque Kinsei, et de reconstruire l'histoire de la phonétique japonaise.

Cependant, nous n'avions pas envisagé cette question au début des recherches qui composent ce livre. Nos doutes sont venus de l'utilisation particulière du mot "phonologie" dans l'étude de la langue japonaise, et aussi de cette notion. Par exemple, à l'entrée du mot "phonologie" dans le *Grand Dictionnaire des Études de la Langue Nationale* [kokugogaku daijiten, 国語学大辞典] (Société de la Langue Nationale [kokugo gakkai, 国語学会], 1980, Publication de Tokyodō [tokyodō shuppan, 東京堂出版]), nous trouvons la définition suivante :

« Sons abstraits en tant que signes qui forment chaque système de langue. Une personne émet les sons < Il y a un chien ! [inu ga iru, 犬がいる!] > et une autre personne dit < Il y a un chien ! [inu ga iru, 犬がいる!] >. Ces sons prononcés par deux personnes différentes ne sont pas exactement les mêmes. Nous sommes tous capables de remarquer facilement cette différence. Dans la vie quotidienne, nous acceptons ces deux énoncés comme un langage identique signifiant "il y a un chien", et nous les écrivons avec les mêmes mots lorsque nous les transcrivons, même s'il est vrai qu'il y a une différence. Cela ne veut pas dire que ces deux sons, eux-mêmes, se ressemblent vraiment, mais on peut considérer que les sons communs /inu ga iru/ sont abstraits en qualité de noyau des sons : < Il y a un chien ! [inu ga iru, 犬がいる!] >. Ainsi, même si deux personnes emploient en commun ces signes identiques, des éléments phonétiques en dehors des signes y sont rajoutés par hasard, en fonction de la différence de la situation physiologique, physique ou psychologique de ces personnes. Et on peut donc penser que ce noyau de sons se classe en deux groupes phonétiques distincts < Il y a un chien ! [inu ga iru, 犬がいる!] >. Contrairement aux sons concrets énoncés chaque fois /inu ga iru/ appelés par *Jinbō Kaku* [神保格] "phonétique concrète", les sons abstraits /inu ga iru/, considérés comme le noyau, sont nommés "On'in" [音韻] ... » (*Kindaichi Haruhiko* [金田一春彦])

*Arisaka Hideyo* [有坂秀世] a proposé "l'idéal du mouvement articulatoire" ou "la notion objective" comme définition de la phonologie à la place des "sons abstraits" de la description précédente. Qu'on choisisse les "sons abstraits" ou "l'idéal du mouvement articulatoire", ces notions n'existent pas dans la phonologie (phonology)

[on'in ron, 音韻論] de la linguistique générale : un son (sound) est un simple son, matière à observation. Dans la linguistique générale aussi, on parle de la différence entre la phonétique (phonetics) [onsei gaku, 音声学] et la phonologie (phonology), mais ce n'est qu'une différence scientifique. La phonologie (phonology) se concentre à la fois sur les sons en tant que matière et sur ce qui participe au système linguistique. Contrairement à l'étude de la langue japonaise qui distingue les *Onsei* [音声] et les *On'in* [音韻], ces différences de catégories de sons en tant que matière elle-même n'existent pas en linguistique générale. Cela ne veut pas dire qu'on n'ait pas recherché de raison existentielle aux sons dans leur aspect psychologique. Cette idée critiquée dans un premier temps s'est finalement imposée. Il n'existe pas d'équivalent dans la linguistique générale au mot *On'in*.

Le mot *On'in* est une notion traditionnelle qui définit à l'origine la prononciation des kanji. Au Japon, depuis le début de l'époque Kinsei, c'est-à-dire, bien avant qu'on connaisse la phonologie, existait "l'étude des sons" [On'in no gaku, 音韻之学] qui correspondait à une recherche sur la prononciation des kanji à partir de l'annotation du "Yunjing" [inkyō, 韻鏡]<sup>10</sup>. *Jinbō Kaku* [神保格] qu'on mentionne dans le *Grand Dictionnaire des Études de la Langue Nationale* [kokugogaku daijiten, 国語学大辞典], théoricien représentatif de la première décennie de Shōwa (vers 1935) a défini le mot *On'in* par sons abstraits en tenant compte de la tradition de "l'étude des sons", ce qui était communément admis à cette période-là. En opposition à la théorie de Jinbō, Arisaka a proposé une notion basée sur le principe psychologique à la place des sons abstraits. C'est ainsi qu'Arisaka s'est opposé à la "phonologie" (phonology) de l'école de Prague qui était alors très écoutée, et vers laquelle tous les regards se portaient en tant que nouvelle théorie européenne. La critique d'Arisaka envers cette école a été intentionnelle mais artificielle. Toutefois, un grand nombre de sociétés savantes japonaises ont accepté finalement l'autorité d'Arisaka, si bien que le soutien à la phonologie de l'école de Prague au Japon est longtemps resté minoritaire.

Il ne fait aucun doute que la théorie des "sons abstraits" de Jinbō et celle de "notion objective" d'Arisaka étaient le résultat d'une longue réflexion. Cependant, la position traditionnelle adoptée en particulier par Arisaka correspondait à la phonétique classique dénommée "l'étude des sons". Il est normal que sa théorie ait reçu un accueil très estimé parmi les chercheurs de la phonétique classique. Dans les études de la langue japonaise, l'autorité de la phonétique classique primait traditionnellement sur celle de la langue contemporaine, il en est d'ailleurs toujours de même aujourd'hui. La méthode de la phonétique classique, comme ce livre l'explique, suppose en effet une introspection de la voix des observateurs. En prémisses à la reconstitution de la phonétique ancienne idéale existe une réflexion propre à la prononciation. Toutefois, en linguistique générale, la phonétique de l'ensemble des dialectes et celle des langues étrangères font l'objet d'observations plus larges. Lorsqu'on observe des sons de dialectes inconnus et des sons d'une langue étrangère, il ne faut pas oublier l'impossibilité de les décrire à partir des théories de Jinbō et d'Arisaka. Que ce soit les "sons abstraits", ou "l'idéal du mouvement articulatoire", on ne peut parler de norme

10 Le *Yunjing* représente les tableaux phonologiques chinois les plus anciens du monde.

sans retenir préalablement les sons standards de l'observateur lui-même. Quand un chercheur de la région de Kinki<sup>11</sup> fait une description d'un dialecte de la région d'Ōu<sup>12</sup> qu'il entend pour la première fois, il rencontre certainement des difficultés pour recomposer "l'idéal du mouvement articulatoire" des informateurs.

Comme nous faisons, à l'origine, des recherches sur la phonétique de la langue de l'époque de Nara, nous nous sommes attaché aux travaux réalisés par Hideyo Arisaka reconnu par tous comme le spécialiste dans ce domaine. Au cours de nos recherches, nous avons consulté son livre intitulé *Phonologie* [on'inron, 音韻論] (1940, Sanseidō). Mais nous avons remarqué qu'à partir des années 1970, les études sur l'histoire de la phonologie qui penchait pour la présomption des phonèmes avaient été arrêtées, et que de nouvelles méthodes de recherche étaient attendues. Ce fut l'introduction de la pensée et de la méthode de la phonologie (phonology) par l'école de Prague qu'on a mentionnée précédemment et dont les dirigeants étaient Nikolai Trubetzkoi et Roman Jakobson. Ces derniers proposaient une méthode fonctionnelle qui cherchait à trouver les causes dans la construction de la synchronie avant le changement afin de mettre en évidence les changements des sons. A l'époque où nous étions étudiant, l'ouvrage le plus important de l'école de Prague *Grundzüge der Phonologie* (1939, Trubetzkoi) n'avait pas encore été traduit en japonais<sup>13</sup>. Nous avons donc recours aux informations dans la version française de Roman Jakobson et d'André Martinet. Arrivé en troisième cycle, nous avons commencé à douter du décalage entre deux réalités. L'une concerne le mot *On'in*, traduisible par phonologie qu'on retrouve aussi bien dans les ouvrages sur l'histoire de la phonologie de la langue nationale que dans les traités de la langue nationale. L'autre correspond aux notions de son (sound), de phonème (phoneme) et de phonologie (phonology) que l'on trouve dans les livres de la linguistique générale. Avec le temps et une plus longue expérience de la recherche, nous avons commencé à prendre conscience de l'accumulation des études originelles traditionnelles de la langue japonaise dans notre domaine. Le mot lui-même de *On'in* et sa notion sont étroitement liés. Par conséquent, il nous a semblé nécessaire de clarifier cette étude d'un point de vue historique afin de connaître l'origine et la réalité de l'usage propre du mot *On'in* dans les études de la langue nationale. C'est là que se trouve le facteur principal du décalage du mot *On'in* et de sa notion.

L'observation de la phonétique des langues s'est faite traditionnellement en Occident, dans le cadre des études de grammaire. C'est la formation de la linguistique comparée qui a changé complètement la situation de l'observation des lettres et de la phonétique dans la grammaire normative. Tout au début, la linguistique comparée s'est développée en tant que grammaire comparée. L'observation s'est affinée au fur et à mesure de la comparaison des aspects grammaticaux, à l'aide de l'imaginaire à la phonétique classique qui se cachait derrière les lettres, et enfin elle a abouti aux lois de Grimm et de Verner. Là, le concept de correspondance phonétique est apparu, et

11 Il s'agit des préfectures de Kyōto, Osaka, Shiga, Hyōgo, Nara, Wakayama et Mie au Japon.

12 C'est la région du nord du Japon, Ōu indique les préfectures d'Aomori, Iwate, Akita, Miyagi, Yamagata et Fukushima.

13 La traduction japonaise a paru en 1980 sous le titre de *Principes de la phonologie*, Iwanami shoten.

l'étude de la grammaire comparée a atteint une précision considérable. C'est le point de départ de la naissance de la linguistique. Ainsi, la phonétique achevée comme méthode de reconstruction des sons de la langue ancienne est arrivée à son indépendance à partir de l'étude de la grammaire. L'Anglais Henry Sweet qui avait fait ses études en Allemagne, et qui trouvait remarquable le tome II de la *Grammaire allemande* (en 1822, la loi de Grimm a été rapportée pour la première fois) de Jacob Grimm est souvent considéré comme le fondateur de la phonétique de l'époque moderne. L'origine de la méthode de phonétique anglaise se trouve donc historiquement dans la phonétique historique allemande.

Toutefois, c'est Ferdinand Saussure qui a réuni les études linguistiques en détaillant la description de la langue individuelle et qui a bâti la théorie de la linguistique générale. Quant à la phonologie (phonology) en linguistique générale, c'est le Cercle de Prague créé par des linguistes de toute l'Europe qui l'a proposée vers les années 1920-1950. Ces linguistes ont distingué la phonétique (phonetics), où l'on observe les sons eux-mêmes en tant que matière, des sons linguistiques de la phonologie (phonology), où l'on sépare les sons et où l'on remarque seulement les particularités phonétiques en rapport avec le système de la composition linguistique. La différence d'objet de l'observation entre la phonétique (phonetics) et la phonologie (phonology) explique bien celle entre la parole et la langue dans la théorie de Saussure. L'existence de la phonologie a permis de maintenir l'autorité de Saussure qui règne sur la linguistique contemporaine encore aujourd'hui.

*On'in ron*<sup>14</sup> est le terme par lequel la phonologie a été introduite au Japon et traduite en japonais. Le recours à ce nom a été la source de la confusion ultérieure entre le mot *On'in* utilisé dans les études de la langue japonaise et celui utilisé en linguistique générale. La théorie de l'école de Prague introduite au Japon en 1932 (An 7 de Shōwa), a provoqué un grand débat lorsqu'elle a été présentée dans *le Bulletin de l'Association de la Phonétique* [onseigaku kyokai kaihō, 音声学協会会報]. C'est la phase critique dans laquelle la "phonologie" a fait l'objet de discussion pour la première fois dans les études modernes de la langue japonaise. Jinbō Kaku et Arisaka Hideyo ont bâti chacun leur propre théorie en opposition à la phonologie européenne déferlante. Ils ont repris le terme traditionnel *On'in* en tant que notion qui définit les sons japonais, et Jinbō a proposé sa théorie de "la phonologie = les sons abstraits".

Contrairement à la théorie de Jinbō, Arisaka, lui, a jugé qu'il était impossible de dégager les sons abstraits stables à partir des divers sons concrets, et il a établi le concept psychologique de "phonologie = l'intention de l'énoncé". D'après Arisaka, le terme "On'in" est une notion qui doit être considérée comme l'idéal du mouvement articulaire chez le locuteur, et a une existence psychologique stable et, par conséquent, les "phonèmes" (phoneme) et le "système des sons" (sound system) constituent le "On'in" s'ils sont définis en tant qu'existence psychologique.

Les idées de Jinbō et d'Arisaka ont été reprises dans les études de la langue

14 *On'in ron* contient le mot *On'in* qui avait déjà un sens propre traditionnel au Japon. En japonais, les deux mots *On'in* et *On'in ron* peuvent être traduits par phonologie en français, mais lorsqu'on parle de *On'in* seulement, il peut s'agir aussi du terme générique qui indique les voix et les sons.

japonaise d'aujourd'hui, et elles reflètent les emplois réels de "On'in" qu'on trouve dans toutes sortes de traités. Un tel usage n'a aucun rapport avec les notions de la phonologie en linguistique générale. Il faut dire que l'utilisation et la notion de "On'in" dans les études de la langue japonaise est quelque chose de très particulier. Nous avons voulu rendre plus clair, d'un point de vue critique, l'emploi réel de "On'in" dans les études de la langue japonaise en nous servant de la méthode utilisée dans l'étude de l'histoire des langues. C'est l'origine du premier chapitre de cet ouvrage. Nous avons publié un article dans le bulletin de notre université qui n'a pas eu un grand retentissement, mais qui est devenu le point de départ des recherches que nous poursuivons encore aujourd'hui. Dans cet article, nous avons démontré que les annotations du "Yunjing" [inkyō, 韻鏡] à l'époque Kamakura<sup>15</sup> avaient été réalisées dans le cadre des études du *Sanskrit* [siddham, 悉曇], mais que depuis l'époque Muromachi<sup>16</sup>, ces annotations avaient été popularisées par les confucianistes, qui l'appelaient "étude des sons" [on'in no gaku, 音韻之学]. Nous expliquons alors que cela a servi à la formation de la phonologie du Japon qui est le noyau de l'étude de l'utilisation des kana à l'époque Kinsei. Dans ce livre, nous distinguons "l'étude de la phonétique japonaise" [nihon onsei gaku, 日本音声学] de "l'étude de la phonologie japonaise" [nihon on'in gaku, 日本音韻学] en nous basant sur les études qui concernent la reconstruction de la phonétique japonaise ancienne, approfondies à l'époque Kinsei. L'étude de la phonétique japonaise [nihon onsei gaku] est l'appellation de la linguistique générale, et l'étude de la phonologie japonaise [nihon on'in gaku] est celle qu'on utilise traditionnellement.

On considère que l'intérêt porté à la phonétique linguistique dans la société intellectuelle du Japon d'avant l'époque Kindai<sup>17</sup> a connu deux grandes vagues. La première correspond aux *études sur la lecture des caractères des Sūtras du Lotus* [hokekyō jiongaku, 法華經字音学] qui étaient florissantes à la période Insei<sup>18</sup>, et la deuxième à la recherche de l'utilisation des Kana, généralisée en tant que principe de reproduction phonétique de l'ancien japonais à l'époque Kinsei. Le travail de Keichū, mentionné plus haut, qui implique une conscience de soi intellectuelle appliquée à la phonétique de la langue nationale a produit cette deuxième vague.

Il existait probablement une lecture à haute voix des Sūtras du Lotus, ainsi qu'une annotation de la lecture de leurs caractères depuis l'Antiquité. Cependant, depuis la période Insei, l'intérêt pour la lecture à haute voix des Sūtras du Lotus, qui avait prospéré à partir des études de Tiantai [tendai kyōgaku, 天台教学] alors en vogue et dont l'objet d'observation jusqu'à présent différait, se limitait à la phonétique des Sūtras. On pense que l'intérêt croissant pour la lecture des caractères des Sūtras du Lotus avait un rapport avec la vague de "*la récitation des Sūtras*" [dokyōdō, 読經道] qui

15 L'époque Kamakura renvoie généralement à la période de 1185 à 1333.

16 L'époque Muromachi s'étend de 1336 à 1573.

17 Dans l'histoire de la langue japonaise, Kindai indique l'ère Meiji.

18 Insei est un système de gouvernement, à la fin de l'ère Heian, au Japon, où le pouvoir est exercé par des empereurs retirés.

était un art protégé par le hōō retiré Go-Shirakawa [goshirakawa hōō, 後白河法皇]<sup>19</sup>. On peut aussi imaginer qu'à cette époque-là, la popularisation du Bouddhisme a favorisé la récitation rituelle. C'est dans ce contexte qu'est apparu *Shinkū* [心空], moine réputé au Moyen-Age, dans les études sur la lecture des caractères des Sūtras du Lotus. Ce sont les études du *Sanskrit* [siddham, 悉曇] qui ont totalement intégré les études sur la lecture des caractères des Sūtras du Lotus. Le *tableau de l'alphabet siddham* [shittan shō, 悉曇章] a alors été classé en tant que "tableau phonétique" [onzu, 音図] pour la compréhension du fānqiè [hansetsu, 反切]<sup>20</sup> dans les études sur la lecture des caractères des Sūtras du Lotus qui font partie des études du Sanskrit.

Les études du *Sanskrit* [siddham, 悉曇] ont pour cadre les écoles de Shingon<sup>21</sup> et de Tendai<sup>22</sup>, et n'ont pas débuté dans la société intellectuelle profane. Lorsque le "Yunjing" [inkyō, 韻鏡] a été importé de la Chine des Song à l'époque Kamakura, c'est un moine du vajrayāna [mikkyō, 密教], Shinban [信範], qui a été capable de le comprendre. Le "Yunjing" est un livret de vulgarisation, mais au Japon la société intellectuelle n'a pas pu le comprendre. Le vajrayāna [mikkyō, 密教] qui est né en Inde et qui s'est propagé aussi en Chine, s'est développé d'une façon originale au Japon. Le Goin [五音]<sup>23</sup> du *Sanskrit* [siddham, 悉曇] est le prototype à l'origine du tableau des 50 sons et a dû, bien sûr, être transcrit en alphabet siddham, mais au cours de la transmission, il est arrivé qu'il soit traduit au Japon avec une transcription phonétique en kana. Le Goin qui, était originellement une écriture linéaire qui reflétait la phonétique japonaise a été mis sous forme de tableau dans la seconde moitié de l'Antiquité. Il est alors devenu un outil pour le fānqiè [hansetsu, 反切], et s'est finalement mélangé aux annotations du "Yunjing" [inkyō, 韻鏡]. On doit noter que les études du "Yunjing" ont été popularisées dans le contexte de l'intérêt pour le fānqiè qui s'appliquait aux noms des personnes reçues par les voyants à l'époque Muromachi, et que, de ce fait, les partisans des annotations n'étaient plus les moines des études du *Sanskrit* [Siddham, 悉曇] mais les gens familiers du confucianisme. C'est ainsi que le tableau du Goin a été vulgarisé. A l'époque Kinsei, de nombreux livres ont été publiés avec des annotations sur le "Yunjing" qui inséraient le tableau du Goin (appelé "Chokuon yōon zu" [直音幼音図], "Goin goi no shidai" [五音五位之次第]). La mode du fānqiè concernant le nom des personnes reçues par les voyants est alors devenue un problème social. Dans les études conventionnelles de l'histoire de la langue nationale, on a considéré que les annotations du "Yunjing" [inkyō, 韻鏡] avant la parution du Makōinkyō [磨光韻鏡] (en 1744, An 1 de l'époque Enkyō) écrit par Mon'nō [文雄] ne méritaient pas l'appellation d'études. Les annotations du "Yunjing" ayant pour motif le fānqiè qui s'appliquait aux noms des personnes correspondaient à

19 *Hōō* est une appellation respectueuse, donnée à un empereur retiré alors que *ten'nō* désigne l'empereur régnant.

20 C'est une transcription des caractères chinois dans laquelle on emploie la lecture de deux caractères différents pour indiquer la lecture d'un seul caractère.

21 Une école de bouddhisme japonais, fondée par le moine Kūkai au début du 9<sup>e</sup> siècle et basée sur le vajrayāna [mikkyō, 密教].

22 Une école de bouddhisme mahāyāna importée par le moine Ganjin à l'époque Nara et fondée par le moine Saichō au début de l'époque Heian.

23 Une des catégories de la phonétique linguistique dans la phonologie chinoise.

“une sorte de magie”. On ne peut pas éviter ce jugement, mais il est vrai aussi que c’est la magie qui a servi à diffuser dans la société le tableau phonétique qui est devenu le pilier central du japonais classique, à savoir le tableau des 50 sons.

Les tableaux “Goin goi no shidai” [五音五位之次第] et “Chokuon yōon zu” [直音幼音図] qui font partie du “Yunjing” [inkyō, 韻鏡] à l’époque Kinsei ne sont pas des tableaux qui reflètent la phonétique japonaise, mais dans la mesure où ils sont représentés en kana, il est réellement possible de les rapprocher de la phonétique japonaise. “Le tableau des 50 sons” [五十音図] du livre “Wajishōranshō” [和字正濫抄] (1695) de Keichū [契沖], et le tableau “Shinsen on’in no zu” [新撰音韻之図] du “Kenshuku Ryōkoshū” [蜷縮涼鼓集] de Ōtō Sokufu [鴨東蓼父] sont en réalité les tableaux phonétiques qui ont déterminé la disposition des sons de la langue japonaise. En particulier “le tableau des 50 sons” [五十音図] de Keichū a démontré clairement la disposition de l’ancienne phonétique japonaise et a fait date.

En choisissant d’étudier le *chant Iroha* [iroha uta, いろは歌] pour arriver au tableau des 50 sons, Keichū a changé complètement l’aspect des études ultérieures de la littérature classique japonaise. Par cette transformation du cadre explicatif de l’utilisation des kana avec le tableau des 50 sons, la régularité de la disposition des caractères “いひる”, “えへゑ”, “をおほ” qui posent des problèmes sur le plan orthographique émerge clairement. La régularité de la répartition des groupes de caractères dans le tableau phonétique où sont disposés rationnellement les consonnes et les voyelles a fait surgir naturellement, nous semble-t-il, la régularité phonétique cachée en arrière-plan. Et cela a amené à une question évidente, à savoir que l’utilisation des kana ne se limitait pas à la norme d’écriture comme on le croyait, mais qu’elle se rapportait à l’ordre de la phonétique ancienne. La problématique de l’utilisation des kana depuis Keichū s’est ainsi transformée en discussion non seulement sur la reconstruction des chants classiques, mais aussi sur l’essence de la règle de cette utilisation des kana. C’est ainsi qu’est née la phonétique japonaise qui cherchait à atteindre la reconstruction d’un ordre propre à l’ancienne phonétique perdue.

La question non résolue lors de la restitution de l’ancienne phonétique par le tableau des 50 sons reste la règle de la prononciation des trois colonnes ア *a*, ヤ *ya* et ワ *wa*. Dans le tableau des 50 sons, il y a trois répétitions des sons : い *i* et え *e* dans les colonnes ア *a* et ヤ *ya*, et う *u* dans les colonnes ア *a* et ワ *wa*. Les chercheurs de l’époque Kinsei spécialisés dans l’utilisation des kana ont supposé que ces trois écritures présentaient des différences phonétiques sous-jacentes. C’est ainsi que “la théorie Kōon sangyō ben” [kōon sangyō benron, 喉音三行弁論]<sup>24</sup>, qui visait la reconstruction de la prononciation arrangée des colonnes ア *a*, ヤ *ya* et ワ *wa*, est devenue le thème principal de la théorie de l’utilisation des kana. Le moine de Shingon, Keichū, avait des connaissances approfondies du tableau des 50 sons. En désignant les 47 sons du chant Iroha, il affirme que : « Il faut dire vite le dhāranī, les 47 sons qui existent déjà dans les wakas. »<sup>25</sup> [waka ni tsutsuranu saki no 47 gen — hayaku darani to iu heshi, 和

24 Il s’agit d’une discussion sur les trois colonnes de la consonne vélaire.

25 Keichū considère que les 47 sons sont des sons concrets alors que les 3 autres sont abstraits.

歌につらぬさきの四十七言・早く陀羅尼というへし] » (*Wajishōranshō, tome.1*, [和字正濫鈔, 卷一]). Keichū admet le côté mystérieux de l'affirmation selon laquelle le nombre des caractères du tableau des 50 sons correspond à celui du chant Iroha. Pour Keichū, le tableau des 50 sons a une existence indispensable à l'universalité linguistique du Sanskrit [siddham, 悉曇]. Le fait que les kana "いひゐ", "えへゑ", "をほお" qui posent des problèmes dans leur usage soient disposés régulièrement dans le tableau nous amène à imaginer un ordre phonétique sous-jacent à l'ancien japonais. L'utilisation des kana, d'une tradition de norme de transcription est devenue une théorie des principes essentiels. C'est ainsi que, pour la première fois dans l'histoire des recherches de la langue japonaise, la phonétique (l'étude des sons japonais, [nihon on'in gaku, 日本音韻学]) qui vise à la reconstitution des sons anciens a vu le jour.

On trouve le concept du "Kōon sangyō ben" [喉音三行弁] dans un chapitre de "Jion kanazukai" [字音仮字用格]<sup>26</sup> de *Motoori Norinaga* [本居宣長], mais ce concept a été créé par Keichū. Le classement traditionnel de l'articulation du Sanskrit se basait sur la "théorie des trois articulations" [san nai setsu, 三内説]<sup>27</sup> de la gorge, de la langue et de la bouche [kō zetsu shin, 喉舌唇]. On classe les 50 sons dans le tableau comme ci-après : "喉" [kō, la gorge] pour les trois lignes *a-ka-ya* [アカヤ], "舌" [zetsu, la langue] pour les quatre lignes *sa-ta-ra-na* [サタラナ], et "唇" [shin, les lèvres] pour les trois lignes *ha-ma-wa* [ハマワ]. En opposition à ce classement, a été introduit un nouvel arrangement des caractères chinois Inkyō qui reconnaît les cinq groupes articulatoires : la bouche, la langue, le palais, les dents, et la gorge [shin zetsu ga shi kō, 唇舌牙齒喉]. Dans l'arrangement Inkyō, les trois lignes *a-ya-wa* [アヤワ] sont définies comme des sons vélaires [kō on, 喉音] qu'on retrouve dans le chant des cinq sons [goi no uta, 五音の歌] :

« *a-wa-ya* sont les *kō on* [喉音], *za-ta-ra-na* sont les *zetsu on* [舌音], *ka-ga-sa* sont les *shi on* [齒音], et les deux sons *ha* et *ma* ont un mouvement des lèvres léger ou lourd. [a-ya-wa kō za-ta-ra-na zetsu ni ka-ga-sa shi on ha-ma no futatsu wa kuchibiru no kyōchō, アワヤ喉ザタラナ舌にカガサ歯音ハマの二つは唇の軽重] »

Par conséquent, l'arrangement des cinq sons du "Yunjing" [inkyō, 韻鏡] était plus convenable que celui de la "théorie des trois articulations" [san nai setsu, 三内説] du sanskrit pour expliquer l'utilisation des kana dont le point important était la prononciation des trois lignes des Kō on [喉音], *a-ya-wa*.

Après Keichū, des débats animés ont eu lieu autour de la règle du "Kōon sangyō ben" [喉音三行弁] pour l'utilisation des kana. Keichū avait recherché une norme explicative des divergences des trois lignes *a-ya-wa* à l'aide de la particularité du fānqiè [hansetsu, 反切] (*Wajishōranshōryaku* [和字正濫要略], 1698, An 11 de Genroku), mais Mon'nō [文雄], lui, a essayé de l'expliquer par la différence du "Kaigo" [開合]<sup>28</sup> (*Wajitaikanshō* [和字大観鈔], 1754, An 4 de l'ère Hōreki).

26 publié en 1776, 5<sup>e</sup> de l'An'ei [安永].

27 théorie des études du Sanskrit : les sons [k], [g], et [ŋ] sont définis comme les *Kō nai on* [喉内音], les [t], [d], et [n] sont les *Zetsu nai on* [舌内音], et les [p], [b], et [m] sont les *Shin nai on* [唇内音].

28 terme de phonologie chinoise qui distingue le *gōkō* [合口] où les lèvres sont arrondies lors de l'articulation d'une voyelle, et le *kaikō* [開口] où les lèvres ne sont pas arrondies.

*Tanaka Taikan* [田中大観] a critiqué ces théories du “Kōon sangyō ben” [喉音三行弁] de Keichū et de Mon’nō en s’appuyant sur des études de la lecture des caractères chinois dans le *Kōon kana san’i ben* [喉音仮名三異弁] (le titre de la couverture est *Kōon san’i ben* [喉音三異弁], 1760, An 10 de Hōreki). Tanaka a démontré que le *kō on* [喉音] de la Chine des Tang avait quatre sons de la gorge 影 *ei*, 曉 *gyo*, 匣 *kō*, et 喻 *yu*, et que Keichū qui avait expliqué les trois lignes *a-ya-wa* du japonais en les opposant au fānqiè [hansetsu, 反切], ne pouvait donc pas exposer la divergence du *kō on* [喉音] japonais qui diffère du chinois en y introduisant le rapport entre le mot cible [*kiji*, 帰字] et le mot dont la prononciation devient la première prononciation du mot cible [*jōji*, 上字] du fānqiè. Quant à la polémique concernant le “Kaigo” [開合] défendue par Mon’nō, Tanaka a fait remarquer que son explication par le “Kaigo” [開合] n’était pas valable non plus car pour prouver la divergence du *kō on* [喉音] dans le japonais, même si la colonne *a* fait partie en principe des caractères du *kaikō* [開口], on y trouve des caractères de la colonne *wa*, ou bien encore si la colonne *wa* appartient en principe aux caractères du *gōkō* [合口], on y trouve aussi des caractères de la colonne *a* et de la colonne *ya*.

On sait que le *Kōon kana san’i ben* [喉音仮名三異弁] et le *Kōon san’i ben bensei* [喉音三異弁弁正] (1761, An 11 de Hōreki) ouvrage subséquent de Mon’nō ont été transcrits et fondus en un livre par *Arakida Hisakata* [荒木田尚賢] en 1768 (An 5 de Shōwa), et que ce livre a été prêté à *Motoori Norinaga* [本居宣長]. Ce manuscrit d’Arakida est maintenant conservé dans la salle des études de la langue nationale de la faculté des lettres de l’université de Tokyo. Nous insérons le manuscrit dans l’annexe sous forme d’image.

A partir de ces débats, ont été rédigés le *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] et le *O-wo shozoku ben* [おを所属弁] qui constituent les deux premiers chapitres de *Jiōn kana zukai* [字音仮字用格]. Motoori évitant le dogme des études de la phonologie des caractères chinois a proposé la notion “léger-lourd” [kyōchō, 軽重] des sons propres à la langue japonaise, et a fait une estimation de la valeur des sons *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁]. Motoori a alors rectifié l’appartenance des colonnes des お *o* et を *wo* rangées confusément dans le tableau des 50 sons depuis le Moyen-Âge.

La rectification de cette confusion de l’appartenance des colonnes お *o* et を *wo* par Motoori marque le début de la reconnaissance des principes du tableau des 50 sons, mais avec comme prémisse, la présomption de la valeur des sons du *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁]. La présomption de Motoori a mis en évidence que le *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] présentait les contrastes des prononciations dans *a-i-u-e-o* de la colonne *a*, ou dans *ya-yi-yu-ye-yo* de la colonne *ya*, ou encore dans *wa-wi-wu-we-wo* de la colonne *wa*. Dans le tableau des 50 sons établi à l’époque Heian, *o* et *wo* étaient disposés “correctement” comme *a-i-u-e-o* アイウエオ et *wa-wi-wu-we-wo* ワキウエヲ, de la même façon qu’aujourd’hui. Cependant, les sons お *o* et を *wo* ont fini par fusionner à la période Insei pour aboutir à *wo*. On pense qu’il existait de nombreux mots concernant les お *o* et を *wo*, et que leurs transcriptions se sont mêlées. Même *Fujiwarano Teika* [藤原定家], fondateur de l’utilisation des kana, n’a pas pu reconstruire leur disposition pertinente dans le *Kyūsōshi* [旧草子]. On peut penser que ce qui a provoqué la confusion et l’erreur dans la disposition des お *o* et を *wo* dans le tableau des 50 sons

depuis le Moyen-Age, c'est la réalité des お *o* et を *wo* fusionnés qui ont interféré entre eux. Dans une telle confusion, une disposition fusionnée comme *a-i-u-e-wo* アイウエヲ et *wa-wi-wu-we-wo* ワキウエヲ est née dans le tableau de *Shinren* [心連], moine du temple *Tōzen'in* [東禅院], maître des études du Sanskrit au Moyen-Age. Ce qui a entraîné dans les études dogmatiques de l'école de Shingon ou dans les livres d'annotation du "Yunjing" [inkyō, 韻鏡] la fixation d'une disposition incorrecte comme *a-i-u-e-wo* アイウエヲ et *wa-wi-wu-we-wo* ワキウエヲ. Plus de six cents ans seront nécessaires pour restaurer la bonne disposition du お *o* et du を *wo*, après cette répartition incorrecte. C'est Motoori qui l'a corrigée. Il fallait reconnaître que le お *o* et le を *wo* étaient à l'origine des sons différents pour rectifier l'erreur d'appartenance des colonnes. Toutefois, une telle notion n'existait pas bien sûr au Moyen-Age. La théorie de l'utilisation des kana à l'époque Kinsei a permis de comprendre que le japonais ancien a un ordre phonétique propre différent du japonais contemporain.

Motoori a démontré que les お *o* et を *wo* avaient été deux sons différents dans l'Antiquité en prenant comme hypothèse la valeur des sons dans "la théorie Kōon sangyō ben" [kōon sangyō benron, 喉音三行弁論]. On doit noter que le point original de sa théorie qui va plus loin que celles de ses prédécesseurs consiste dans le fait qu'il a démontré que *a-i-u-e-o* アイウエオ de l'Antiquité était la colonne des voyelles indépendantes. Ce point essentiel a ainsi permis de rectifier la confusion et la faute accumulées à travers le temps concernant l'appartenance aux colonnes du お *o* et du を *wo*. Motoori a décelé que le お *o* était le *hibiki* [韻] (à savoir une voyelle indépendante) de même que les *a-i-u* あいう, en se basant sur les deux choses suivantes : le お *o*, et non pas le を *wo* apparaissait avec les *a-i-u* あいう dans les vers plus longs que ceux des trente et une syllabes fixées du *waka* ancien, et le お *o*, et non pas le を *wo* était utilisé avec les *a-i-u* あいう en tant que note de musique tenue dans les chansons populaires de l'Antiquité comme le *Kagurauta* [神楽歌] et le *Saibara* [催馬楽]. Si le *o* お est une voyelle indépendante et qu'il appartient au même groupe de sons que *a-i-u-e* あいうえ, il doit apparaître comme un caractère de la colonne *a* ア. Donc, les dispositions *a-i-u-e-wo* アイウエヲ et *wa-wi-wu-we-o* ワキウエオ vont être corrigées. Ainsi, la présomption de la valeur des sons dans le *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] dans l'ouvrage *Jiōn kana zukai* [字音仮字用格] a un rapport étroit avec le *O-wo shozoku ben* [おを所属弁].

Le succès qu'a connu la réflexion de Motoori se trouve dans sa capacité à identifier la voyelle indépendante *o*. Il est difficile de l'imaginer pour nous qui sommes entourés d'abondantes informations phonétiques, mais il n'était pas simple intellectuellement de prendre conscience de cette voyelle indépendante. Les échecs répétés de "la théorie Kōon sangyō ben" [kōon sangyō benron, 喉音三行弁論] de Keichū jusqu'à Mon'nō et la méconnaissance de la confusion de l'appartenance des colonnes des お *o* et を *wo* sont deux faits liés. La cause de cette ignorance réside non seulement dans le fait que "la théorie Kōon sangyō ben" [kōon sangyō benron, 喉音三行弁論] était prisonnière des dogmes des études phonologiques des caractères chinois avant Motoori, mais aussi dans le fait que la voyelle indépendante *o* n'avait pas été identifiée ce qui était tout à fait normal, puisque le dialecte de la région de Kinki vers la fin de 17<sup>e</sup> siècle, soit dans la première moitié de l'époque prémoderne, conservait le son *wo* en tant que valeur phonétique des お *o* et を *wo* depuis la période Insei. Les

phonéticiens de la région du Kinki n'utilisaient pas la voyelle indépendante *o* dans leur système phonétique. C'est pourquoi, ils ne pouvaient pas concevoir l'existence de la voyelle indépendante *o* dans la langue ancienne. Toutefois, bien plus tard, dans la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle, il peut être supposé que Motoori qui était originaire d'Isé dans la région du Kinki ait retenu la valeur phonétique *o* en tant que お *o* et を *wo*. Cela peut être constaté par la réflexion de Motoori qui a reconnu la voyelle indépendante お *o* dans les vers plus longs que ceux des trente et une syllabes fixées du *waka* ancien, ou dans la note (de musique) tenue des chansons populaires de l'Antiquité. Une introspection sur la prononciation des observateurs eux-mêmes s'impose pour reconstruire la phonétique historique. Afin de restituer la phonétique en tenant compte de la synchronie qui surmonte le temps et l'espace, il est nécessaire de faire préalablement une expérience approximative des sons qu'on n'entend plus aujourd'hui. Cela correspond à la fatalité de la théorie circulaire de la définition des phonèmes que Trubetzkoi a rejetée par rapport à la phonétique considérée comme la science prémoderne ("A propos de la définition de phonème" dans le *Principe de la phonologie Wajitaikanshō* [音韻論の原理], 1980, Iwanami shoten, traduction japonaise du *Grundzüge der Phonologie*, 1939, Trubetzkoi). Les Japonais qui n'ont jamais entendu la prononciation des anglophones ne peuvent pas reconstruire, seulement avec des documents, les consonnes apico-dentales [ð] (that brother) qui n'existent pas en japonais. Dans les dialectes de la région du Kinki et des régions voisines à l'époque Kinsei, on ne trouve pas de théorie sûre déterminant la période de transition *wo* > *o* concernant les prononciations des お *o* et を *wo*, mais il est naturel de penser que Motoori distinguait le son *o* pour les お *o* et を *wo* dans sa prononciation propre. Motoori a reconstitué la phonétique de l'Antiquité par la présomption judicieuse de la valeur des sons grâce à l'introspection utilisée pour la première fois dans l'histoire des études de la langue japonaise. Après Motoori, le tableau des 50 sons occupe une position importante dans les interprétations du japonais ancien où il est cité non seulement pour la phonétique, mais aussi pour l'explication du système de conjugaison verbale, et il en vient à devenir la référence aujourd'hui. Les discussions autour du *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] par la suite ont été affinées dans les commentaires des textes du *Kango on zu* [漢吳音図] (1815, An 12 de Bunka) de Ōta Zensai [太田全齋] et du *Ōkyōjūgi* [於乎輕重義] de Tōjō Gimon [東条義門] (1827, An 10 de Bunsei), et ainsi les principes de base du tableau des 50 sons ont été finalisés.

Le *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] est une notion centrale dans la théorie de l'utilisation des kana à l'époque Kinsei. Ces règles du *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] ont suscité de vifs débats de la part des spécialistes de japonais et de phonétique. C'est dans cette perspective que Okumura Teruzane [奥村栄美] a trouvé pour la première fois le *ye* [延] de la colonne *ya* dans le *Kogen'eben* [古言衣延弁] (1829, An 12 de Bunsei). Cependant, le monde intellectuel après l'ère Meiji a oublié cette notion qui avait déterminé la théorie de l'utilisation des kana à l'époque Kinsei. La raison de cet oubli se trouve dans le fait que la phonétique japonaise à l'époque Kinsei qui existait parallèlement à la théorie de l'utilisation des kana a été remplacée par la phonétique de la linguistique occidentale.

Le *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] a ainsi été oublié, et il n'existe pas, à notre

connaissance, de descriptions qui le mentionnent et l'apprécient convenablement dans des traités, des livres ou des dictionnaires concernant l'utilisation des kana depuis l'ère Meiji jusqu'à aujourd'hui. Depuis le Moyen-Age, il existe une grande lacune dans l'histoire des études sur l'utilisation des kana qui est pourtant le fondement des annotations classiques. Il serait souhaitable de combler rapidement cette lacune.

Une des particularités de la réflexion de ce livre est de décrire, à travers l'histoire, l'apparition du principe du tableau des 50 sons, établi par Keichū, jusqu'à sa décadence avec *Hirata Atsutane* [平田篤胤]. Le tableau des 50 sons est un moyen efficace de séparer les voyelles des consonnes pour les Japonais qui n'ont que l'écriture syllabaire. Toutefois, ce tableau n'a aujourd'hui qu'un rôle de tableau alphabétique, il lui manque l'aspect scientifique. Les annotations de ce tableau se sont achevées à la fin de l'époque Kinsei, après l'ère Meiji, lorsque l'écriture romaine, toujours en usage aujourd'hui, a été ajoutée en tant qu'outil pour décomposer la phonétique en segments. Ainsi "la théorie Kōon sangyō ben" [kōon sangyō benron, 喉音三行弁論] a cessé de jouer un rôle dans la phonétique japonaise.

Notre intérêt pour le *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] remonte à la lecture de *Jiōn kana zukai* [字音仮字用格] que nous faisons en cours avec des doctorants en lettres de l'université de Nagoya en 1996 (An 8 de Heisei). Dans le *Jiōn kana zukai* [字音仮字用格], on trouve une partie intitulée *Jiōn kana sōron* [字音仮字総論] dans laquelle est cité le *Kōon kana san'i ben* [喉音仮名三異弁]. Le répertoire des livres nationaux nous a permis de vérifier l'existence de ce livre (*Kōon kana san'i ben* [喉音仮名三異弁]), mais nous n'avons pas pu trouver de recherches le concernant. Il est cité dans le *Jiōn kana zukai* [字音仮字用格], mais a été négligé. Le *Kōon kana san'i ben* [喉音仮名三異弁] est un document de premier rang qui a critiqué sévèrement la théorie du *Kōon sangyō ben* [喉音三行弁] qui s'est développée avec Keichū et qui a décliné avec Mon'nō, mais qui a également servi de relais comme notion à Motoori. La présence du *Kōon kana san'i ben* [喉音仮名三異弁] et du *Kōon san'i ben bensei* [喉音三異弁弁正] permet de relier un chaînon perdu dans l'histoire de la théorie de la langue japonaise.

Lorsque nous avons consulté le *Kōon kana san'i ben* [喉音仮名三異弁] dans la salle des études de la langue nationale à l'université de Tokyo, nous avons appris que le *Kōon san'i ben bensei* [喉音三異弁弁正] inclus dans le livre précédent était la réfutation par Mon'nō de la théorie de *Tanaka Taikan* [田中大観]. C'est *Arakida Hisakata* [荒木田尚賢] qui a relié les deux ouvrages et qui les a copiés. Nous ne pouvons pas non plus oublier notre surprise quelques jours après la découverte dans les "ouvrages complets de Motoori Norinaga" [motoori norinaga zenshū, 本居宣長全集] d'une lettre de remerciement écrite par *Motoori* et adressée à *Arakida*, à propos de l'emprunt du livre *Kōon kana san'i ben* [喉音仮名三異弁]. L'année de la transcription des ouvrages concorde d'après la lettre avec la date de retour des livres. Il est très probable que le livre emprunté par Motoori est bien le livre conservé à l'université de Tokyo. Motoori a dû lire attentivement l'ouvrage de *Tanaka* ainsi que celui de sa réfutation par Mon'nō. En effet, Motoori a cité un passage du *Kōon san'i ben bensei* [喉音三異弁弁正] quand il a écrit "d'après la théorie de Mon'nō" [Mon'nō no setsu ni iwaku, 文雄ノ説ニ云ク] dans le livre de *Jiōn kana sōron* [字音仮字総論], bien que le nom de l'ouvrage ne

soit pas mentionné. La lettre indique que cet emprunt de Motoori avait pour but d'écrire le *Jiōn kana zukai* [字音仮字用格]. Sans la transcription de *Arakida*, le *Jiōn kana zukai* [字音仮字用格] n'aurait pas été publié par manque d'une ossature théorique très importante, ce livre n'aurait sans doute pas été achevé. Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que Motoori occupe une place privilégiée dans l'histoire des études de la langue japonaise.

Les études de japonais de l'époque Kindai<sup>29</sup> ont toujours décrit l'utilisation des kana à l'époque Kinsei en s'appuyant sur la norme d'écriture et les faits positifs. L'utilisation historique des kana de Keichū basée sur les faits positifs des documents anciens s'oppose donc à celle des kana Teika de la tradition orale sans référence. Aujourd'hui encore, cette interprétation est reconnue par les chercheurs, mais pour nous, il existe un principe scientifique qui reconstitue la phonétique ancienne au sein de la théorie de l'utilisation des kana à l'époque Kinsei. Pour les gens de l'époque Kinsei, les problèmes de phonétique venaient toujours en prémisses lorsqu'ils discutaient de l'utilisation des kana. Quand cette évidence a été négligée par les modernes à l'ère Meiji, *Ishizuka Tatsumaro* [石塚龍麿] a injustement été sous-estimé. *Yasuda Naomichi* [安田尚道] l'explique en détail dans son article "Ishizuka Tatsumaro et Hashimoto Shinkichi — réexamen de l'histoire des recherches sur l'utilisation spécifique des kana à l'époque Jōdai —" [Ishizuka Tatsumaro to Hashimoto Shinkichi — Jōdai tokushu kanazukai no kenkyūshi o saikentō suru —, 石塚龍麿と橋本進吉——上代特殊仮名遣の研究史を再検討する] dans la revue "L'étude de la langue nationale" [kokugo gaku, 国語学], numéro 2 du tome 54 [第五四卷二号] (2003, Société des études de la langue nationale). Il ne faut pas sous-estimer les conséquences de l'introduction de la linguistique à l'ère Meiji, mais il nous semble que nous n'avons pas assez d'occasion d'examiner l'amoncellement des études des chercheurs de l'époque Kinsei. Si ce livre permet de donner l'occasion d'y réfléchir, notre but sera atteint.

Cependant, c'est en voulant faire des recherches sur l'examen critique de la théorie et de la pratique d'Arisaka Hideyo que nous avons entamé des recherches sur l'histoire des théories. C'est le livre intitulé *Élucidation de l'Économie moderne* [Kindai keizaigaku no kaimei, 近代経済学の解明] (Iwanami bunko) de Sugimoto Eichi [杉本栄一] qui avait par hasard attiré notre regard dans une librairie de la ville de Toyama où nous travaillions à l'époque, qui nous a incité à poursuivre ces recherches. Dans ce livre, sous forme de réponses aux questions de débutants, l'auteur discute de la raison de l'apparition des théories de l'Économie, développées en Europe, dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, de la construction de leurs logiques, et de leurs limites historiques. Immédiatement, nous avons trouvé que cet ouvrage était remarquable même pour un profane en la matière, et que *L'histoire de l'Économie moderne* [kindai keizaigakushi, 近代経済学史] (1953, Iwanami shoten) de Sugimoto, livre spécialisé en économie, devait être le modèle de l'histoire des théories sur la langue japonaise. Dans son livre, il développe progressivement les théories qu'il critique finalement. Il démontre le fondement raisonnable par lequel se propagent ces théories comme s'il était leur

29 Kindai cf. note 17.

avocat, puis décrit la nécessité de les démolir, de les laisser exploser et de les laisser remplir leur mission historique, en se basant sur leur structure logique.

Toutefois, dans l'histoire des études de la langue nationale de l'époque, on trouve alors peu de recherches envisagées d'un point de vue historique que nous puissions appeler histoire des théories, même si elles sont d'une grande précision. Ces études ne restaient qu'au stade de "l'histoire des études" quoi qu'il en soit. Supposant que Sugimoto Eichi était un linguiste, nous avons écrit la partie *Histoire des recherches sur les sons de ligne o dans la langue de l'époque Jōdai* [Jōdaigo oretsuon ni kansuru kenkyūshi, 上代語オ列音に関する研究史] et la partie *Critique de la théorie de la phonologie d'Arisaka* [Arisaka on'inron hihan, 有坂「音韻論」批判] (que nous trouvons dans notre livre *Changement morphologique de la langue japonaise à l'époque ancienne* [Kodai nihongo no keitai henka, 古代日本語の形態変化], 1996, Izumi shoin) en suivant scrupuleusement sa méthode. Ce sont nos premières recherches en histoire des théories. Ces deux parties n'ont pas eu de retentissement dans la société japonaise de phonétique, mais les commentaires favorables de nos collègues plus âgés que nous respectons, nous ont confirmé dans notre choix : l'adoption de la méthode de Sugimoto Eichi était judicieuse. Nous nous attachons ici à l'appellation "d'histoire des théories" en évitant délibérément celle "d'histoire des études" ou bien encore "d'histoire des études de la langue nationale" ou "d'histoire des études de la langue japonaise" auxquelles nous sommes habitué puisque nous prenons comme exemple les concepts de l'histoire de la théorie de l'Économie proposés par Sugimoto Eichi. Il est naturel que l'utilisation de sa méthode apporte à notre livre une réflexion cohérente, mais nous n'avons pas l'intention de demander à toute la société japonaise spécialisée dans ce domaine de prendre cette position.

Que le domaine de "l'histoire des études" de la langue nationale puisse encore aujourd'hui maintenir son autorité, malgré les problèmes méthodologiques rencontrés, nous comble de fierté. Notre discipline présente bien des défauts, mais nous échappons au phénomène de l'appauvrissement qu'on rencontre de temps en temps dans les sciences humaines. En effet, les nouvelles générations de chercheurs ne rabâchent pas d'anciens arguments sous d'autres formes. On doit noter aussi que notre domaine s'est rarement laissé influencer par les courants de la pensée sociale ou par les situations politiques. Vu d'un autre angle, il peut paraître très conservateur, mais cette particularité est certainement due à l'impossibilité d'un retour en arrière historique des théories. Enfin, il est certain que la grande qualité traditionnelle des chercheurs en langue japonaise qui se sont toujours passionnés pour la poursuite de leurs recherches a contribué grandement à la confiance dont jouit notre domaine.